CONCLUSION.

Deux jours après la scène que nous avons rapportée dans le chapitre précédent, et de très grand matin, plusieurs jeunes gens, parmi lesquels se trouvait Randel, étaient réunis, en groupe, dans une des allées les plus sombres du Thabor. Boissard et Larry se trouvaient à quinze pas l'un de l'autre, le

pistolet à la main. A un signal donné, les deux coups partirent, mais personne ne tomba ; les témoins se rapprochèrent et voulurent faire entendre des paroles de conciliation.

— Rechargez les pistolets, interrompit Antoine brusquement.

Les pistolets furent rechargés. Les deux adversaires se placèrent de nouveau en face l'un de l'autre, et firent feu.

— Vous tirez en l'air, s'écria Larry, en s'élançant vers Boissard. Celui-ci porta la main à sa joue et la retira pleine de sang.

— Je ne puis pas en dire autant de vous, répondit-il avec un froid sourire.

Les témoins se rapprochèrent vivement.

— Ce n'est rien, messieurs, la balle m'a ment effleuré.

Larry était immobile, la vue de ce sang l'avait glacé.

— Monsieur, dit-il enfin, vous n'avez point tiré sur moi ! Je ne suis pas un assassin ! défendez votre vie ; vous savez qu'il y a entre nous une haine qui veut du sang.

— Vous voyez bien que je ne vous refuse pas le mien.

Antoine fit un geste de colère.

— Ainsi vous me refusez staisfaction?

— Nullement, je recommencerai autant de fois qu'il vous plaira.

— Et vous tirerez en l'air?

— Toujours.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai eu à votre égard des torts que je regrette, et que je ne veux pas vous tuer.

— Dites que vous voulez rendre le duel impossible.

— Rechargez les armes, messieurs, interrompit Arthur, en se tournant vers les témoins.

— Je comprends, s'écria Larry, vous voulez jouer le rôle de victime et me donner celui de bourreau ! Encore une insulte et une lâcheté !

— Monsieur, dit Arthur avec une certaine noblesse, retournez à votre place; je suis ici pour soutenir votre feu et non vos injures.

Antoine était égaré, il sentait que dans ces débats tout l'avantage restait à son adversaire, et qu'il se trouvait jeté, malgré ses efforts, dans un rôle odieux. Il regarda autour de lui avec indécision, souleva le pistolet qu'il tenait à la main pour le retourner contre sa poitrine, puis, s'apercevant qu'il était vide, il le jeta avec honte et fureur; et, s'élançant derrière la charmille, il disparut.

Randel, qui avait compris son intention, se précipita sur ses pas en l'appelant, mais Antoine avait déjà quitté le Thabor. George courut le faubourg d'Antrin. En ouvrant la porte de l'arrière-boutique, il aperçut Larry, assis et écrivant rapidement. Un pistolet était posé à ses côtés.

Randel devina tout d'un seul coup d'œil ; il s'approcha de la table, et y plaça son chapeau. Ce moment était suprême.

George Randel, dont la figure n'a fait qu'apparaître dans notre roman, n'était à aucun égard un homme ordinaire. Malgré le compromis qu'il avait fait avec les nécessités de la vie, il était capable d'en comprendre toute la grandeur. Aucune idée avancée, aucun sentiment généreux ne lui

étaient étrangers; il pouvait, comme Alcibiade, jouir de la vie vulgaire et converser, à certaines heures, avec Socrate ou Platon. La gravité ne lui était pas naturelle, mais elle lui venait avec l'émotion. Il avait toujours aimé Antoine, et les derniers malheurs dont il l'avait vu accablé le lui avaient encore rendu bien plus cher. Lorsqu'il se trouva en présence de ce noble jeune homme écrivant ses dernières volontés et prêt à mourir, il éprouva donc un attendrissement qui lui était inconnu et il ressentit plus vivement qu'il n'avait jamais rien senti le désir de le sauver.

Cependant, maîtrisant son agitation, il s'assit près de Larry, et lui dit avec une sorte de tranquillité :

— Ainsi, tu veux te tuer ?

Larry le regarda d'un air étonné.

— Tu en es parfaitement libre, reprit Randel, et je ne viens pas t'en empêcher. Comme ami, je pourrai même te fournir un moyen de mourir plus rapide et plus sûr que ce pistolet qui peut te manquer et t'estropier. Mais, auparavant, je voudrais causer avec toi et savoir tes raisons.

— Et si je ne veux pas les dire?

— Alors je tâcherai de les deviner. Tu veux te tuer, parce que la femme que tu aimais est morte; tu veux te tuer surtout, parce que Boissard a joué la générosité avec toi et a eu l'air de te donner la vie, tu tiens à prouver que tu refuses son présent; c'est bien; je comprends cette susceptibilité. Mais il faut un but à tout, même au suicide; à

quoi le tien te servira-t-il? Penses-tu punir ainsi Boissard? Mais tu fais ce qu'il doit désirer le plus au monde, tu le délivres d'un ennemi qui a droit de le mépriser! Est-ce donc ainsi que tu venges Louise?

— J'ai voulu la venger et je ne l'ai pu: il a refusé de se défendre.

— Qu'importe! il fallait le tuer. Que demandait ta vengeance? qu'il mourût et non qu'il se défendit. Maintenant, ce qu'il n'a point osé, toi, tu veux le faire à son profit? Il aura donc tout à la fois la gloire de t'avoir épargné et l'avantage d'être débarrassé de toi? Sûr, désormais, de ne plus rencontrer des regards qui l'auraient forcé à rougir, il promenera, parmi les femmes, sa réputation de bravoure et de générosité, pendant que toi, tu pourriras dans ta fosse, déshonoré

du nom de fou ou d'ingrat! Est-ce là ce que tu appelles faire ton devoir? est-ce là la leçon que tu veux donner à ceux qui souffrent comme toi? songes-y, Antoine, dans cette lutte du pauvre contre le riche, de l'intelligence contre la possession, tu es le tenant d'armes du peuple; te frapper de ta propre main, c'est dire à tous ceux qui luttent qu'il n'y a plus d'espoir. Crois-tu, dis-moi, que ce soit là la mission des hommes forts? Quand on appartient à une idée et qu'on la personnifie, il n'est permis de mourir qu'au profit de cette idée. Qu'auraient dit les Romains du plus jeune des Horaces, s'il se fût percé le sein après la chute de ses frères? C'est toujours une honte de fuir, fût-ce dans la tombe. Sais-tu combien de coups de pistolet vont répondre au tien? Une fois qu'une voix a crié ce *sauve qui peut* de la vie, la foule, entraînée, déserte le combat. Le suicide est l'acte d'un égoïsme poussé à la dernière extrémité : pour l'accomplir, il faut oublier un instant le monde et Dieu, pour se regarder seul, se plaindre seul et s'aimer uniquement; en es-tu arrivé là?

— J'y suis arrivé, répondit Larry sourdement.

— Alors tu es un fou. Considéré par rapport à nos devoirs envers les hommes, le suicide est une trahison; mais, par rapport à nous, c'est démence. Nul n'a le désir sincère de mourir. Entre l'instant où la balle part et celui où elle frappe, il y a place à un regret. Veux-tu me prouver que j'ai tort? Consens à vivre un mois seulement, retourne dans l'existence, parle encore aux femmes, regarde encore les fleurs, écoute les oiseaux,

laisse ton cœur s'épanouir à la création; et puis, au bout du mois, reviens à moi, si tu le peux, avec ce visage sombre, ces yeux hagards et ce désir de mort dans le cœur. Veux-tu faire cet essai?

Antoine secoua la tête.

— Ainsi, j'ai raison; tu n'oserais pas attendre, de peur de n'avoir plus la volonté de mourir. Tu te tues frauduleusement, par surprise, en saisissant un éclair de délire pour escamoter un arrêt de mort à ta volonté. Si tu tuais un autre homme de cette manière, tu te croirais déshonoré! et pourquoi donc un tel empressement? Si ce que tu fais est bien, d'où vient cette peur de le soumettre à l'examen de la raison et à l'épreuve du temps? si c'est mal, pourquoi le fais-tu? S'il fallait engager tout ce que tu

possèdes, tu demanderais une heure pour y penser, et, lorsqu'il s'agit d'engager ta vie, tu ne crois pas que cela vaille la peine d'y réfléchir? La vie pourtant est la seule chose que la science humaine ne puisse ni comprendre ni donner; pour en trouver l'auteur, il a fallu inventer Dieu! Et ce présent, qu'un Dieu seul peut faire, tu t'en sépares plus facilement que de ton or? Comment appelles-tu cela? Est-ce délire ou légèreté?

— C'est lassitude.

— Tu te trompes, Antoine, c'est orgueil. Ne crois pas que ce soit seulement ta douleur d'aujourd'hui qui te fasse désirer la mort; ta douleur d'aujourd'hui n'a rien que de vulgaire. Perdre une maîtresse et ne pouvoir se venger d'un ennemi! qui n'a